Revue européenne des sciences sociales
European Journal of Social Sciences

XLVII-143 | 2009
Clément Juglar (1819-1905)

Juglar, Walras et Pareto : « Measurement without theory *vs* theory without measurement ? »

Pascal Bridel

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/ress/117
DOI : 10.4000/ress.117
ISSN : 1663-4446

Éditeur
Librairie Droz

Édition imprimée
Date de publication : 1 mars 2009
Pagination : 87-94
ISBN : 978-2-600-01275-1
ISSN : 0048-8046

Référence électronique
Pascal Bridel, « Juglar, Walras et Pareto : « Measurement without theory *vs* theory without measurement ? » », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], XLVII-143 | 2009, mis en ligne le 01 mars 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : http://journals.openedition.org/ress/117 ; DOI : 10.4000/ress.117

© Librairie Droz

Revue européenne des sciences sociales, Tome XLVII, 2009, N° 143, pp. 87-94

Pascal BRIDEL*

JUGLAR, WALRAS ET PARETO : « MEASUREMENT WITHOUT THEORY *VS* THEORY WITHOUT MEASUREMENT ? »

INTRODUCTION

Dans son article de 1992, Niehans offre une discussion précise et concise de la contribution théorique de Juglar à la théorie des cycles[1]. Beaucoup plus modeste que le panégyrique offert un demi-siècle plus tôt par Schumpeter (1954, pp. 1123-24), cette présentation ramène à de plus justes proportions l'apport de Juglar à l'analyse théorique des cycles. Bien loin d'être « as to talent and command of scientific method, among the greatest economists of all times » (1954, p. 1123), Juglar n'est plus considéré aujourd'hui comme faisant preuve d'une exceptionnelle habileté à conjuguer théorie, statistiques et histoire dans une grande synthèse définitive de la théorie des cycles mais simplement comme un modeste coordinateur des idées dominantes faisant toutefois preuve d'une extraordinaire capacité à récolter et à coordonner des informations statistiques sur l'activité économique.

Le principal titre de gloire de Juglar – qui n'est pas mince – est d'avoir affirmé et tenté de démontrer empiriquement que prospérité, crise et dépression forment les phases nécessaires d'un mécanisme dynamique et *endogène* de l'activité économique intrinsèquement lié, concomitant, avec le processus de croissance : les crises ne sont plus des accidents historiques mais bien une composante récurrente et « naturelle » des mécanismes régissant le développement économique. Selon lui, ce cycle trouve son origine dans le système de crédit et se construit autour des interactions entre crédit, taux d'intérêt et prix nominaux qui induisent des oscillations asymétriques et de durées variables. En cela Juglar est le précurseur des théoriciens monétaires du cycle comme Hawtrey ou Hayek. Juglar va même jusqu'à affirmer que l'étude des taux d'escompte bancaires et des fluctuations des réserves métalliques des banques sont d'excellents indicateurs de ces fluctuations ; elle permettrait peut-être de les prévoir mais certainement pas de les lisser :

> Les crises, comme les maladies, paraissent une des conditions de l'existence des sociétés où le commerce et l'industrie dominent. On peut les prévoir, les adoucir, s'en préserver jusqu'à un certain point, faciliter la reprise des affaires ; mais les supprimer, c'est ce qui jusqu'à ici, malgré les combinaisons les plus diverses, n'a été donné à personne. Propo-

* Centre d'études interdisciplinaires Walras-Pareto, Université de Lausanne. Contact : Pascal.Bridel@unil.ch.

[1] Même si la contribution de Niehans donne une interprétation très « quantitativiste » de Juglar en négligeant presque complètement les nombreux éléments qui le rattachent, certes d'une manière très incomplète, à la *Banking School*.

> ser un remède à notre tour, quand nous reconnaissions le peu d'efficacité de ceux des autres, n'était pas possible, d'autant que leur évolution naturelle rétablit l'équilibre et prépare un sol ferme sur lequel on peut s'appuyer sans crainte pour parcourir une nouvelle période (Juglar, 1862, p. VII et 1889, p. X).

En dépit du caractère original de la synthèse de Juglar, la faiblesse de son analyse théorique et ses modestes capacités pédagogiques ont aussi été notées par de nombreux économistes et historiens de la pensée économique. Pour certains, son extraordinaire et inlassable capacité à collecter des faits dans un très modeste cadre théorique ferait de Juglar l'un des précurseurs du « measurement without theory »[2]. En effet, sans faire appel à un quelconque modèle théorique et sur la base de séries statistiques, l'endogénéité des crises est simplement postulée par Juglar. En bon représentant de l'école libérale française du XIX^e^ siècle, par le biais de cette théorie des crises commerciales, il cherche simplement à réaffirmer au moyen d'observation statistique, la stabilité inhérente d'un système économique décentralisé. La périodicité des crises fait partie intégrante du fonctionnement dynamique d'un système économique qui ne s'éloigne jamais durablement de son sentier de croissance. En bon médecin, Juglar considère le système économique comme homéostatique : la « prospérité » est l'état normal, naturel du système économique (1889, p. 16) ; la crise est un état pathologique résultant d'exagérations et d'abus (du système de crédit) et le processus de liquidation permet au système de se purger de ses impuretés préparant ainsi le retour à l'état normal.

Cet article se propose ainsi d'examiner quelques aspects des rapports entre Juglar (1819-1905), Walras (1834-1910) et Pareto (1848-1923), les deux « économistes des économistes », théoriciens de tout premier ordre, inventeurs des fondements de la théorie économique contemporaine dont le précurseur est souvent accusé de pratiquer une « theory without measurement ». Au-delà du fait anecdotique que les archives de Juglar côtoient les archives de Walras et de Pareto sur les rayons du Centre Walras-Pareto de l'université de Lausanne, les rapports entre ces trois auteurs quasi-contemporains n'ont jamais été vraiment explorés.

Cet article se propose dans un premier temps d'examiner les rapports que chacun d'entre eux établit entre faits et théories (pour paraphraser le titre de l'ouvrage de Pareto de 1920). Utilisant le titre du débat des années 1950 (rappelé en sous-titre !), on entend comparer quelques aspects de l'épistémologie de ces trois auteurs puis tester ces résultats en examinant l'utilisation réciproque des œuvres de Walras et Pareto par Juglar et de l'ouvrage de Juglar par ces deux auteurs. Il est en particulier question des rapports entre le système monétaire walrasien et l'utilisation des statistiques monétaires de Juglar par Pareto. La première des conclusions principales sera de rattacher la faiblesse théorique de Juglar à son appartenance au groupe des économistes libéraux français bien connu pour son anti-théorisme, notamment mathématique. La seconde sera de remarquer que le désintérêt de Walras pour la collecte de faits par Juglar et les remarques louangeuses de Pareto sur cet effort particulier de Juglar reflètent assez exactement

---

[2] Ainsi, Moore reconnaît que l'ouvrage de Juglar est un « classique de la théorie des crises » : Juglar « established the universality of crises, their periodic return and their general resemblance but… [he] did not succeed in determining the general cause of crises. Indeed, he found considerable satisfaction in the exclusively empirical character of his work » (Moore 1908, pp. 28-29).

l'opposition entre ces deux grands auteurs à propos de l'utilisation empirique de leur théorie pure.

I. WALRAS ET JUGLAR : LE TROU NOIR DE L'ANTI-THÉORISME DE L'ÉCOLE LIBÉRALE FRANÇAISE

Les rapports directs ou indirects entre Walras et Juglar sont extrêmement modestes. Les deux éditions du *magnum opus* de Juglar (1862 et 1889) ne contiennent pas une seule référence à Walras[3]. De son côté, dans toute son œuvre, Walras ne mentionne Juglar qu'une fois dans sa « Réponse à quelques objections » à sa *Théorie monétaire* de 1886 reprise dans ses *Etudes d'économie appliquée* (1898 [1992] p. 73). Cette unique page de critique acerbe à l'égard du « fragment égaré de [du] syllogisme » de Juglar fait aussi l'objet d'une brève correspondance entre Walras et Emile Cheysson d'une part et Daniel Rosenstiehl d'autre part. De quoi s'agit-il ?

La séance du 16 décembre 1885 de la Société de statistique de Paris fut consacrée à la discussion de deux de ses articles sur la variation de la valeur de la monnaie par le biais d'un billon régulateur (Walras, 1884 et 1885). Au grand désespoir de Walras, les trois commentateurs de ces deux articles (Cheysson, Juglar et Léon Say) publieront dans le procès-verbal de cette séance une critique cinglante des propositions de Walras[4]. Dans le cadre de cet article, seule la critique très simple de Juglar retiendra notre attention. Pour celui-ci, et en conformité avec son hypothèse générale sur l'inévitabilité, voire la nécessité de crises périodiques[5], la position de Walras sur la stabilisation de la valeur de la monnaie paraît vaine. D'autant plus que, et c'est là que se situe le nœud de leur dispute, pour Juglar réguler la valeur de la monnaie par le biais d'une modulation de la quantité de la circulation métallique est voué à l'échec car la plus grande partie des transactions s'effectue par l'intermédiaire de la monnaie fiduciaire. Ce vieil argument emprunté à la *Banking School* anglaise agacera profondément Walras. La réponse strictement théorique de Walras tente de démontrer que si la majeure partie des transactions s'effectue bien par compensation, cela n'implique pas que « la quantité de monnaie est *absolument* indifférente » (1898, p. 73). Renvoyant Juglar aux équations de sa théorie pure de la monnaie, Walras démontre sans difficulté que la quantité de monnaie « n'est nullement indifférente » sur la valeur de celle-ci, même dans une économie connaissant un système de crédit développé. Dépassant de beaucoup les limites de l'ironie, les conclusions de Walras mettent clairement

---

[3] Une recherche systématique dans l'ensemble de l'œuvre de Juglar reste cependant à faire. En dépit de quelques *Lettres d'Italie* publiée avant 1889 dans le *Journal des Economistes*, Pareto ne fera paraître que très tardivement ses premiers articles de théorie économique, en fait, à partir de 1892. Juglar ne pouvait donc pas s'y référer dans sa seconde édition.

[4] Jaffé donne un bref résumé des arguments de chacun dans sa note 5 à la lettre de Cheysson à Walras du 16 janvier 1886 (*Correspondence*, II, p. 97).

[5] « Les crises (…) paraissent une des conditions de l'existence des sociétés où le commerce et l'industrie dominent. On peut les prévoir, les adoucir (…) mais les supprimer (…) n'a été donné à personne » (1889, p. X).

en doute la capacité de Juglar à raisonner rigoureusement, sans égarer un « fragment de son syllogisme ».

Finalement, et au détour d'une de ses *Notes d'humeur*, Walras exhale bien plus tard tout son agacement à l'égard de Juglar et de sa théorie des crises. Sans qu'il soit possible d'en comprendre les raisons profondes (jalousie à l'égard de Juglar en raison du succès de son gros volume ? Volonté de protéger un autre économiste mathématicien disparu ?), Walras accuse tout bonnement Juglar d'avoir plagié la théorie des crises de Jevons :

> Il m'est impossible de savoir pourquoi M. Juglar s'attribue le mérite de cette théorie des crises qui montre leur rapport avec le taux de l'escompte […] quand Jevons l'a produite en 1862. Qu'on la complète, qu'on la rectifie soit ; mais qu'on se l'approprie, c'est vraiment trop fort (2000, p. 536).

L'éditeur de ces *Notes d'humeur* a démontré d'une manière fort convaincante que la priorité appartient bien à Juglar (1857) et non à Jevons qui ne s'intéresse à la théorie des crises qu'à partir de 1862 et dont les travaux ne sont publiés qu'à titre posthume en 1884 (2000, p. 536, note 87). L'explication la plus probable de la mauvaise foi de Walras trouve sans doute son origine moins dans un problème strictement théorique que dans sa détestation viscérale du milieu des économistes libéraux français dont fait partie Juglar. Tenus responsables de ses échecs à trouver une position dans l'université française, ennemis jurés de la méthode mathématique, promoteurs acharnés d'un libéralisme économique reposant sur un appareil théorique dérisoire, ces économistes libéraux qui contrôlent toute « l'économie politique officielle » (cette « clique » comme l'appelle Walras) deviendront dès la fin des années 1860 le bouc émissaire par excellence de Walras. Leur antithéorisme est discuté, critiqué et éreinté à de multiples reprises par Walras atteint très précocement, et non sans raison, du complexe de la persécution en raison de la non-reconnaissance de ses travaux théoriques. Même si, faute de documents, l'on ne peut que suggérer des conjectures sur l'opinion de Walras sur les travaux de Juglar, il semble très probable que l'extrême faiblesse de l'instrument analytique du second ne pouvait que renforcer les préjugés négatifs du premier à l'égard d'un membre éminent de l'intelligentsia libérale parisienne du dernier tiers du XIX^{e} siècle. Comme l'exprime très clairement Walras à propos des « historicistes purs » qui se bornent à accumuler des faits sans les organiser dans un schéma théorique :

> … la déduction doit toujours venir [en économie politique] au secours de l'induction. Comme on le leur a très bien dit, les historicistes purs, ceux qui repoussent toute déduction en économie politique, sont des singes qui scient la branche sur laquelle ils sont assis (1898 [1992], p. 249).

Même si Juglar ne mérite sans doute pas un jugement aussi tranché, on comprend aisément l'opinion de Walras à propos d'un auteur dont les capacités déductives sont somme toute limitées et qui se contente *d'affirmer* ce que Walras a entrepris péniblement de *démontrer*.

II. PARETO ET JUGLAR OU LA THÉORIE A L'ÉPREUVE DES FAITS

Aussi surprenant que cela puisse paraître de prime abord, l'excellent mathématicien et brillant théoricien de l'équilibre général qu'est Pareto adopte une position radicalement différente de celle de Walras à l'égard de Juglar et de son œuvre. Libéral convaincu, très introduit dans le cercle des économistes libéraux parisiens et surtout, défenseur d'une théorie de l'équilibre général qui n'est qu'une première approximation du monde réel (et non un idéal à atteindre comme le voudrait Walras), Pareto adopte une approche « vérificationniste » de son économie pure. Comme on le verra plus en détail dans la troisième partie de ce texte, à l'exemple de toutes les autres sciences exactes ou sociales, le critère ultime de validité d'une théorie est, pour Pareto, son adéquation aux phénomènes contingents statistiquement observés. Ainsi, même s'il ne prendra jamais très au sérieux le cadre théorique de Juglar, l'incroyable effort de collecte et d'organisation de séries statistiques dans les *Crises commerciales* suscite la très grande admiration de Pareto. Il croit tenir là une partie du matériel nécessaire à la mise à l'épreuve de ses propres théories par le biais de la « méthode expérimentale ». La structure de son *Cours* (1896-7) et de son *Manuel* (1909) reflète parfaitement cette tentative de réconcilier, de tester une première partie de théorie pure présentée sous une forme mathématique avec une seconde partie (beaucoup plus volumineuse) qui tente d'utiliser cet appareil théorique pour comprendre « le phénomène économique concret »[6]. Dans un écrit de 1919, après avoir fréquemment cité des séries statistiques tirées de l'ouvrage de Juglar, Pareto n'hésite pas à ajouter que « pour notre part, nous avons apporté de nouvelles précisions […] à la théorie des crises exposée par Clément Juglar » (OC, XXI, p. 189).

Qu'il s'agisse de son *Cours* (t. 2, 1897, pp. 291-5), du *Manuel* (1909, pp. 534-7) ou même du *Traité de sociologie* (t. 2, 1919, p. 1491), Pareto reconnaît ainsi toujours à Juglar le mérite d'avoir établi statistiquement une corrélation inverse entre le rythme de l'activité économique et les encaisses bancaires[7]. Il s'empresse toutefois d'ajouter que la constatation de telles régularités ne peut certainement pas être invoquée comme une explication des crises et des cycles :

> La statistique est loin de pouvoir nous fournir des renseignements aussi complets. Il s'agit donc de chercher si, parmi les faits facilement observables, il en est qui peuvent servir à présager les crises, comme le baromètre annonce les tempêtes (1897, p. 291).

L'image traditionnelle du baromètre est on ne peut plus claire : les variations de la pression atmosphérique sont bien mesurées (et les changements de temps anticipés) par cet instrument ; mais en aucun cas ces variations ne sont-elles expliquées. Pour Pareto, ces régularités doivent alors être mises en rapport avec un modèle théorique, et, ce dernier modifié en fonction de l'adéquation ou non de la théorie aux résultats statistiques. Finalement, et très logiquement, Pareto ne considèrera jamais l'analyse des cycles de Juglar comme une théorie des cycles, mais bien comme un simple exercice de statistiques.

---

[6] Titre du chapitre IX du *Manuel*.

[7] Dans les mêmes paragraphes, Pareto invoque en général aussi les études statistiques de des Essars et de de Foville.

III. FAITS ET THÉORIE : WALRAS *VS* PARETO ET JUGLAR

A la suite de Mill et de Bain, l'approche nominaliste de Pareto demeure ainsi essentiellement empiriste et « vérificationniste ».

En dépit de certaines hésitations, Walras adopte en revanche une approche fortement rationaliste. Ses efforts théoriques se placent à un niveau d'abstraction élevé. Il marque un certain dédain pour la question de la pertinence empirique de ses abstractions au nombre desquelles on trouve par exemple son hypothèse de « libre concurrence absolue », la non-prise en compte des échanges hors équilibre et l'absence de toute dimension temporelle. Loin donc d'une « realisticness » tant prônée par Pareto, Walras semble surtout intéressé par la construction d'un système d'économie pure logiquement cohérent. Le « positivisme » de Walras se résume en une affirmation, plutôt vague, sur la nécessité, en économie pure, de fonder toute connaissance dans l'expérience. En dépit de cette mince concession, la science pure de Walras a une saveur presque exclusivement logico-déductive. Le fondement de sa démarche scientifique dans des « faits généraux », des « types idéaux », sert d'une manière très lointaine à établir la scientificité des connaissances les plus abstraites.

Contrairement à Pareto, l'hostilité de Walras envers l'école empiriste anglaise[8] et, dans une moindre mesure, envers Juglar, apparaît dans des nombreuses remarques disséminées tout au long de son œuvre. L'une des plus éloquentes affirme qu'il « aime beaucoup les économistes de l'école expérimentale 'quand ils sont polis', comme disait la duchesse de Fleury à Napoléon »[9].

Plus nettement, une note d'humeur de Walras jetée au détour d'un carnet illustre sans équivoque et d'une manière particulièrement concise la distance épistémologique qui sépare les deux auteurs de l'Ecole de Lausanne :

> M. P(areto) croit que le but de la science est de se rapprocher de plus en plus de la réalité par des approximations successives. Et moi je crois que le but final de la science est de rapprocher la réalité d'un certain idéal ; c'est pourquoi je formule cet idéal (Walras, 2000, p. 567).

En effet, cet écart entre Walras et Pareto ne concerne pas exclusivement les conditions de validité et les méthodes du savoir scientifique, mais implique, plus profondément, la nature de ce savoir. Pour Pareto, le référent de la théorie est identifié aux phénomènes contingents que le scientifique cherche à appréhender par étapes successives. D'où sa sympathie pour Juglar. Pour Walras, le théoricien pur cherche à saisir l'essence des phénomènes qui n'est qu'imparfaitement présente dans le contingent. De ce point de vue, le dispositif formel de l'équilibre économique général bien que similaire se réfère chez les deux auteurs à deux objets différents : le contingent et l'idéal.

Naturellement, Juglar est complètement étranger à ce combat de titans intellectuels. Si l'on comprend maintenant mieux l'antipathie que lui voue Walras et la

---

[8] Que l'on peut identifier (si l'on s'en tient au *Dictionnaire* de Franck) à un courant qui va du sensualisme de Hobbes et de Locke, en passant par le sensualisme français (Condillac) pour aboutir enfin à la *Logique* de Mill.

[9] Walras, 2000, p. 526.

sympathie ponctuelle dont lui fait montre Pareto, la surface intellectuelle (et probablement le grand âge) de l'auteur des *Crises commerciales* ne lui permettaient pas de s'investir dans ce débat. En dépit de nombreux efforts et d'une lecture extensive de la littérature juglarienne, il n'a pas été en effet possible de trouver une vraie réflexion systématique de Juglar sur la nature et la logique de ses recherches. Les rares remarques méthodologiques que l'on pourrait citer ici montrent, si besoin est, que, pour Juglar, la religion des faits est l'alpha et l'oméga d'une approche relevant exclusivement du *measurement without theory*. Dans sa préface plus « théorique » de 1889, il écrit sans hésiter :

> Sans faire intervenir aucune théorie, aucune hypothèse, l'observation seule des faits a suffi pour dégager la loi des crises et de leur périodicité. (1889, p. XV)

En écho plus lointain, son affirmation méthodologique de 1862 laisse clairement apparaître que les faits ont une existence objective propre, totalement indépendante du cadre théorique implicite qui a encouragé à les collecter ; pour Juglar, les faits ne sont pas *theory laden :*

> La répétition constante des mêmes accidents donne une monotonie réelle à notre historique : nous sommes forcés de passer successivement et toujours par les mêmes phases… ; n'est-ce pas cependant la meilleure confirmation de ce que nous voulons démontrer ? (1862 in 1889, p. XIV).

Les « faits » économiques sont ainsi indépendants de toute théorie ; ils la précèdent même. Une telle approche rend naturellement inutile toute théorisation des régularités statistiques. La répétition de ces faits se substitue à l'explication théorique ; et la généralité des conclusions ne dépend finalement, et mystérieusement, que d'un *measurement without theory*. Juglar se contente d'observer sans fin la répétition de la chute des pommes de Newton sans même envisager d'en fournir le début du commencement d'une explication. Comme le sait tout étudiant de première année, une corrélation ne donne pas un sens de causalité entre les variables et le « falsificationisme » poppérien ne saurait pas non plus s'appliquer à des techniques statistiques. Du reste, et en guise de conclusion, comment pourrait-on tenter d'appliquer une quelconque philosophie des sciences à un auteur qui refuse *ex definitio* le concept même de théorie ?

BIBLIOGRAPHIE

Jaffé W. (1965), *Correspondence and Related Papers of Léon Walras*, Amsterdam, North-Holland, 3 volumes.

Juglar C. (1862), *Des crises commerciales et de leur retour en France, en Angleterre et aux Etats-Unis*, Paris, Guillaumin.

Juglar C. (1889), *Des crises commerciales et de leur retour en France, en Angleterre et aux Etats-Unis*, Paris, Alcan (2e édition).

Juglar C. (1898), « Le rôle de la statistique au point de vue historique et au point de vue économique », *Compte rendu de l'Académie des Sciences morales et politiques* (Tiré à part : 19 p. Paris, Alphonse Picard et fils, 1898).

Moore H. L. (1908), « The Statistical Complement of Pure Economics », *Quarterly Journal of Economics*, 23, pp. 1-33.

Niehans J. (1992), « Juglar's Credit Cycles », *History of Political Economy* 24, pp. 545-69.

Pareto V. (1896-97), *Cours d'économie politique*, 2 vols, *Œuvres complètes* (1964-2005), vols. I-II.

Pareto V. (1909), *Manuel d'économie politique*, *Œuvres complètes* (1964-2005), vol. VII.

Pareto V. (1919), *Traité de sociologie générale*, 2 vols, *Œuvres complètes* (1964-2005), vol. XII.

Pareto V. (1920), *Faits et théories*, *Œuvres complètes* (1964-2005), vol. XXI.

Pareto V. (1964-2005), *Œuvres complètes* (édité par G. Busino), 32 volumes, Genève, Droz.

Schumpeter J.A. (1954), *History of Economic Analysis*, London, Oxford University Press.

Walras L. (1884), « Monnaie d'or avec billon régulateur », *Revue de droit international*, reproduit dans Walras (1898), pp. 5-18.

Walras L. (1885), « D'une méthode de la régularisation de la variation de valeur de la monnaie », *Bulletin de la Société vaudoise des sciences naturelles*, reproduit dans Walras (1898), pp. 24-44.

Walras L. (1898), *Etudes d'économie politique appliquée, Auguste et Léon Walras – Œuvres économiques complètes*, vol. X, Paris, Economica, 1992.

Walras L. (2000), *Œuvres diverses. Auguste et Léon Walras – Œuvres économiques complètes*, vol. XII. Pierre Dockès, Claude Mouchot et Jean-Pierre Potier éds. Paris, Economica.